

A Addis-Abeba, dans la foulée de Tadesse Abraham 1/5

La course et la vie, d'Hazega à Genève

Pascal Bornand Texte
Georges Cabrera Photo

O n l'avait quitté dans le parc des Cromptes. C'était la sortie de l'école, les enfants s'égayaient. Dans cette joyeuse sarabande, Tadesse Abraham n'avait pas eu de mal à repérer Elod. Un petit garçon vif et intelligent, sa fierté. «Je suis venu en Suisse pour trouver ma vie, grâce à Dieu j'y suis parvenu», disait-il, le regard attendri. Il s'apprêtait à s'envoler pour Addis-Abeba. C'est là, dans la capitale éthiopienne, qu'on l'a retrouvé. Le tout récent champion d'Europe de semi-marathon y a établi ses quartiers d'été. A 2500 mètres d'altitude. Loin de la fête des promotions de son fils de 5 ans, loin de sa femme Sainat, rencontrée un jour de course à Meinier. La course et la vie. L'absence et la séparation, mutuellement consenties. Et puis Rio, plus si loin, qui donne un sens à ce destin contrarié qui pousse au dépassement de soi.

Pour raconter Tadesse Abraham, bien avant de lui courir après, il faut d'abord remonter à la source. En Afrique, le berceau d'un champion est rarement brodé de fils d'or. La basse extraction est une mine de succès, mais pour espérer l'exploiter, il faut lui consacrer des trésors de sueur. «Je ne suis pas différent des autres marathoniens africains. C'est la pauvreté qui m'a fait grandir», confie le Genevois d'adoption. On est à Kotebie, au cœur d'un quartier populaire d'Addis, atablés à la terrasse d'un minuscule café où «Tade» aime à se relaxer après un rude entraînement.

La naissance d'une conscience

Son enfance est ailleurs, à Hazega, un petit village sur les hauts plateaux d'Erythrée. Le décor est pastoral et austère: une famille de huit enfants qui vit du travail de la ferme. «Je me levais à 5 heures du matin pour aller à l'école à pied, 12 kilomètres plus loin. Quand j'étais en retard, je hâtais le pas...» C'est ainsi que se forment les caractères et les carrières. «L'après-midi, je m'occupais du bétail, des cultures. Là-bas, il n'y a pas de machine, on trime avec son corps jusqu'à épuisement, sans compter ses heures comme en Suisse...»

C'est cette initiation à l'effort qu'il porte en héritage, qu'il cultive à l'entraînement. «Je cours en écoutant mon corps», poursuit Tadesse Abraham. Au lieu de percer en course à pied, il aurait pu faire le Tour de France. Mais un chauffard a mis fin à ses rêves de Champs-Élysées. Bécane démolie et pas de sous pour en racheter une! «Mon



Après son record suisse du marathon (2 h 06'41) et son titre européen de semi-marathon, Tadesse Abraham espère porter haut les couleurs de la Suisse à Rio.

père ne s'est pas appuyé sur mon sort. Pour lui, le sport n'était pas une solution. Pour réussir dans la vie, il fallait privilégier les études et le travail. Alors, je me suis mis à courir pour me rendre à l'école...»

Un lit, deux drapeaux

Une compétition scolaire sur piste, une première médaille, l'entrée dans un club à Asmara, puis dans les cadres nationaux: l'élan athlétique est pris. Les événements se bousculent, le talent s'affirme et sa vie bascule. Les portes de l'université se sont fermées, celles de la caserne s'ouvrent. C'est la fin de l'innocence et la naissance d'une conscience. L'Erythrée n'est pas un pays de cocagne. Son régime dictatorial mate sa jeunesse, sa fédération d'athlétisme bidouille l'identité de ses champions. De cela, «de

politique et de religion», le recordman suisse du marathon, orthodoxe chrétien de confession, préfère ne pas trop parler.

Un jour, il a pris sa décision. Sans le dire à personne. Une décision intimement réfléchie. Partir pour (re)faire sa vie ailleurs. Pourquoi en Suisse? «Je l'ai découverte dans les livres d'école. On y évoquait sa neutralité, sa démocratie. C'était le berceau de la Croix-Rouge. Je l'ai sans doute un peu idéalisée...» Il se revoit, avec son baluchon et ses rêves de liberté, passer la douane à Vallorbe. «C'était le 30 mars 2004, je venais de Bruxelles et des Mondiaux de cross. J'ai demandé si je pouvais m'entraîner, on m'a dit non! On m'a dirigé sur Chiasso, puis à Uster. En Suisse, ça a été plus dur que ce que j'avais imaginé. J'ai dû me battre pour surmonter les difficultés, me mettre à l'alle-

mand, ne pas céder au découragement. Mais c'est la vie...» dit-il, en français.

Le cours de son existence helvétique le plonge d'abord dans la pénombre et la promiscuité. «J'ai vécu mes trois premiers mois à Uster dans un bunker avec une cuisinière et un WC pour vingt-quatre réfugiés. J'imaginai mon village, le paysage de mon enfance. C'était dur. Pourquoi partir? Heureusement, il y avait la course, le stade et l'hospitalité du club local. Après, j'ai passé huit mois dans un baraquement. J'ai fait le coursier à vélo, je gagnais huit francs par jour. Le patron était malhonnête, il a fini en prison. La cohabitation n'était pas facile, certains réfugiés faisaient des bêtises. Moi, j'étais là pour construire mon avenir, je ne voulais pas tout casser...»

Tadesse Abraham a appelé pour la pre-

mière fois ses parents six mois après son arrivée en Suisse. «Ils se doutaient bien que j'étais parti à jamais. Au téléphone, ma mère a beaucoup pleuré. Mon père est resté digne. Il m'a dit: prends soin de toi. Il n'était pas fâché, il m'a compris.» Loin des procédures de naturalisation express qui ont cours en Turquie ou ailleurs, il a mis dix ans à attendre son passeport rouge à croix blanche. «Je ne me suis pas marié pour devenir Suisse mais pour donner mon nom à mon fils», tient-il à préciser.

Dans sa guest-house, à Addis-Abeba, un immense drapeau suisse et la bannière du Brésil, signée par son fan-club, coiffent sa tête de lit. «Je m'endors et je me réveille avec eux, comme dans un rêve», dit-il. Et il s'entraîne comme un damné pour espérer le réaliser!

Les suggestions de l'été par Marc Moulin *

La terrasse

Le Renfort Il est si mythique ce restaurant de Sézegnin qu'il est le seul du canton à disposer d'un arrêt de bus à son nom (sur la ligne L). L'agréable terrasse aux nappes multicolores est surtout un lieu où on mange (ce n'est pas forcément ouvert durant l'après-midi). Viandes et poissons sur ardoise ont fait la célébrité de l'adresse, mais on y cultive aussi la cuisine de saison et la gastronomie du Sud-Ouest. Quant au nom du restaurant, il évoque l'escouade de trois (!) hommes de Sézegnin qui ont accouru au secours de Genève lors de l'Escalade de 1602, mais qui sont arrivés au pied des murailles alors que l'assaut savoyard avait déjà été maté.



Le vallon de la Laire Au pied de Sézegnin, la Laire marque la frontière nationale et, surtout, déploie l'un des paysages les plus bucoliques du canton. On peut suivre de plus ou moins près son cours par des sentiers pas toujours entièrement civilisés jusqu'à la route reliant Chancy à Valleiry. PIERRE ABENSUR

L'activité

Un bon bain boueux d'argile

La végétation particulière du site est en partie due aux limons argileux déposés dans le sol il y a 15 000 ans par les glaciers et qui affleurent par endroits sur la rive de la Laire. On peut s'enduire de cette glaise. On laisse sécher au soleil, on a l'impression de prendre 20 ans, on se rince et on reprendra une douche à la maison pour compléter. L'argile est célèbre pour ses propriétés thérapeutiques purificatrices, cicatrisantes et anti-inflammatoires que, semble-t-il, même les animaux utilisent. Alors pourquoi pas nous? Mais, évidemment, c'est boueux et ça tache...

* Journaliste à la rubrique locale, 46 ans, habitant de la Jonction.